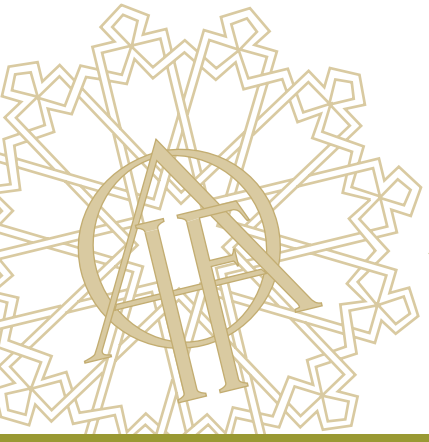
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 47 (2014), p. 499-518

Manuel Sartori

Ibn al-Ḥāǧib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

MANUEL SARTORI*

Ibn al-Ḥāǧib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant[1]

◆ RÉSUMÉ

Cet article tend à montrer comment, concernant le statut de l'*iʿrāb* (flexion désinentielle, casuelle comme modale), Ibn al-Ḥāǧib (m. 646/1249), dans l'auto-commentaire qu'il fait de sa *Kāfiya fī al-naḥw* (« le Précis de syntaxe »), et même s'il croit explicitement en l'*iʿrāb* comme partie intégrante de sa tradition grammaticale, n'en fait néanmoins plus aucun cas lors des explications qu'il donne de certains phénomènes grammaticaux. Bien au contraire il n'a alors manifestement plus en tête que le phénomène concurrent de la flexion au moyen des voyelles brèves, la pause (*waqf*), dès lors posée comme seule existante au détriment de la flexion désinentielle, ce dont témoigne une analyse du discours infraverbal d'Ibn al-Ḥāǧib en contradiction avec sa déclaration verbale explicite de croyance en l'*iʿrāb*.

Mots-clés : construction verbale – croyance – dogme grammatical – flexion désinentielle – Ibn al-Ḥāǧib – *Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya* – impératif – *iʿrāb* – passif vocalique – pause – phénomène pausal – Quṭrub – Raḍī al-Dīn al-Astarābāḏī – redondance – voyelles brèves

* Manuel Sartori, Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence / IREMAM UMR 7310 (CNRS), manuel.sartori@gmail.com

1. Nous remercions pour leurs commentaires et remarques les professeurs Jean-Patrick Guillaume et Kees Versteegh qui nous ont permis d'affiner nos propres vues sur la question.

AnIsl 47 (2014), p. 499-518 Manuel Sartori
Ibn al-Ḥāǧib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

♦ **ABSTRACT**

This article aims to show how, on the status of *iʿrāb* (inflectional ending, case markers as mood markers), Ibn al-Ḥāǧib (d. 646/1249), in the self-commentary he made of his own *Kāfiya fī al-naḥw* ("The Precis of the syntax"), and even if he explicitly believes in *iʿrāb* as part of his grammatical tradition, does not any more when explaining some grammatical phenomena. On the contrary he obviously only has in mind the concurrent phenomenon of the inflection ending, namely the pause (*waqf*), thenceforward put as the only existing at the expense of the inflection ending. That is what shows the analysis of the infraverbal speech of Ibn al-Ḥāǧib which contradicts his explicit verbal declaration of belief in *iʿrāb*.

keywords: belief – case markers – grammatical dogma – Ibn al-Ḥāǧib – *Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya* – imperative – inflectional ending – *iʿrāb* – mood markers – pausal form – pause – Quṭrub – Raḍī al-Dīn al-Astarābāḏī – redundancy – short vowels – verb construction – vocalic passive

* * *

L'ARABE est souvent présenté comme une langue flexionnelle où la déclinaison en cas et modes joue un rôle primordial. Tout concourt à faire de l'*iʿrāb* [2] (flexion) le centre des attentions grammaticales à tel point que la science en jeu, *ʿilm al-naḥw*, peut aussi être appelée *ʿilm al-iʿrāb* (« la science de l'*iʿrāb* » [3]), ce que note Guillaume pour qui la tradition grammaticale arabe « a toujours accordé une place centrale à ce qu'elle appelle l'*iʿrāb* » [4]. Il en va de même d'Ibn al-Ḥāǧib (désormais IḤ, m. 646/1249 [5]) qui, pour les besoins de son épitomé *al-Kāfiya fī al-naḥw* (« le Précis de syntaxe »), reprend la structuration du *Mufaṣṣal* (« Capitulaire ») de Zamaḫšarī (m. 538/1144) dont « l'exposé du *naḥw*2 […] est infiniment mieux organisé

2. Sur lequel on consultera principalement Fleisch, « Iʿrāb », p. 1248-1250.

3. *Ibid.*, p. 1248.

4. Guillaume, « Les discussions », p. 44. Nous tenons ici à remercier le rapporteur du présent article et à signaler qu'*iʿrāb* doit s'entendre de deux manières : l'*iʿrāb*$_1$ est théorique, conçu comme un outil conceptuel, et dès lors abstrait, construit par et pour les grammairiens à des fins théorétiques où il est l'équivalent de l'analyse grammaticale et sert donc à déterminer la fonction d'un mot dans une phrase. Du fait que l'*iʿrāb*$_1$ est indissociable, dans la perspective de la tradition grammaticale arabe de *iʿrāb*$_2$, il indique donc la possibilité, réelle ou virtuelle, pour un mot de subir tel ou tel marquage par le passage d'un cas à l'autre ou d'un mode à l'autre, ce qui affecte l'ensemble des mots, même ceux dits inflexibles qui ont alors un *maḥall min al-iʿrāb*, i.e. une place du point de vue de l'analyse syntaxique ; l'*iʿrāb*$_2$ est, lui, pratique ou concret dans la mesure où il *serait* – ou pas et nous insistons car c'est là tout le débat qu'entretient cet article – la réalisation concrète (ou *a minima* théorique, virtuelle, mais morphologiquement contrariée) du marquage désinentiel découlant de l'*iʿrāb*$_1$, à savoir l'analyse grammaticale.

5. Nous suivons ici l'usage orientaliste en donnant, pour les années comme pour les siècles, la date hégirienne puis la date chrétienne.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[…] qu'en aucun autre ouvrage antérieur […] articulé qu'il est sur les « parties du discours » […] : les noms (*al-'asmā'*), les verbes (*al-'afʿāl*) et les particules (*al-ḥurūf*), le nombre et la hiérarchie desdites parties ayant eux-mêmes leur logique […] et la section consacrée aux noms étant alors organisée sur leur flexion : *al-marfūʿāt, al-manṣūbāt, al-maǧrūrāt,* etc… » [6] Si nous ajoutons à cela la grande dichotomie, elle aussi présente chez IḤ et établie par Sībawayhi (m. ca. 180/796) entre le nom flexible (*muʿrab*, participe passif du verbe *aʿraba* dont le nom d'action est *iʿrāb*) et le nom inflexible (*mabnī*) ainsi que les divergences concernant ces deux catégories parmi les Arabes et de manière subséquente les grammairiens arabes [7], on aura vite fait de se rendre compte de la qualité de pivot conceptuel que peut jouer l'*iʿrāb* dans la grammaire arabe.

Ce dernier est pour ʿUkbarī (m. 616/1219) ce qui différencie les fonctions syntaxiques des mots [8]. Il est défini par al-Sayyid al-Šarīf al-Ǧurǧānī (m. 816/1413) comme « la différence explicite ou implicite de la fin de la *kalima* [9] du fait de la différence des régissants » (*iḫtilāf āḫir al-kalima bi-ḫtilāf alʿawāmil lafẓan aw taqdīran* [10]). Pour IḤ, l'*iʿrāb* est un peu plus que cela puisqu'il s'agit de « ce du fait de quoi la finale varie pour indiquer les sens visés par lui » (*al-iʿrāb mā iḫtalafa āḫiruhu bihi li-yadulla ʿalā al-maʿānī al-muʿtawara ʿalayhi* [11]). L'*iʿrāb* n'est donc pas chez lui la simple résultante d'une action, le changement résultatif de la finale, mais la raison même de ce changement, cette façon de voir étant selon lui meilleure que de définir l'*iʿrāb* comme la variation de la finale (cf. f° 4a/17 [12]). Ce qu'il y a de sûr c'est que l'*iʿrāb*, pour IḤ, n'a pas seulement une raison d'être phonétique comme le pense Quṭrub (m. 206/821), pour qui « il n'intervient pas en raison d'une cause [sémantique] mais que pour alléger la langue [métonymie pour la prononciation] » (*lam yadḫul liʿilla wa-innamā daḫala taḫfīfan ʿalā al-lisān*) [13].

Pilier de la religion grammaticale (à part pour Quṭrub donc en première analyse [14]), l'*iʿrāb* est incontournable. Mais n'est-il pas justement vénéré comme un dogme, pour reprendre le terme de Corriente [15], c'est-à-dire respecté dans les dires et déclarations verbales mais dépassé

6. Larcher, « Quand, en arabe », p. 132-134.

7. Cf. Baalbaki, « *'Iʿrāb* and *Binā'* », p. 17-33.

8. Cf. ʿUkbarī, *Masā'il*, p. 79-80. C'est ce que souligne aussi Mubarrad (m. 285/898) dans son *Muqtaḍab*, ainsi que le note Guillaume, « Les discussions », p. 44 que l'on consultera par ailleurs pour toutes les discussions des grammairiens autour de la valeur à accorder aux marques d'*iʿrāb*. Sur l'identification de l'*iʿrāb* à la marque flexionnelle finale ou bien plutôt à la commutativité flexionnelle de la finale, i.e. sur le fait de concevoir l'*iʿrāb* comme *lafẓī* ou *maʿnawī*, voir Versteegh, « The Development of Argumentation », notamment p. 153-156. Quant aux raisons invoquées de telle réalisation phonétique pour tel cas/mode cf. entre autres Bohas, « Quelques aspects », p. 205 sq.

9. Sur les raisons de l'emploi de ce terme à l'exclusion d'autres, cf. Larcher, « What is a *kalima* ? », et sur le concept de *kalima* de manière plus générale on consultera, outre ce dernier, Levin, « The Medieval Arabic Term *kalima* » ; *id.*, « Kalima », et Owens, « The Syntactic Basis ».

10. Ǧurǧānī, *Taʿrīfāt*, p. 35.

11. Ibn al-Ḥāǧib, *Kāfiya*, p. 61.

12. Cf. note 18.

13. Cf. ʿUkbarī, *Masā'il*, p. 71 et Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 181.

14. Ainsi que pour l'École dite de Koufa qui raisonnait, elle, en termes de *mugāwara* (« voisinage ») phonique (cf. Dévényi, « *Muǧāwara* »).

15. Corriente, « On the Functional Yield », p. 21.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et remis en cause dans les faits et déclarations infraverbales ? C'est ce que nous allons essayer de montrer ici en lisant entre les lignes d'IḤ dans son auto-commentaire, et marginalement à partir de Raḍī al-Dīn al-Astarābāḏī (désormais RDA, m. 686/1287 ou plus sûrement 688/1289[16]), pour rejoindre les analyses et les arguments mettant à jour que l'*iʿrāb* ne pourrait avoir, peu ou prou, de valeur qu'euphonique[17]. En tenant de la vision grammaticale traditionnelle, IḤ croit en l'*iʿrāb* et nous y insistons. Il vient néanmoins prouver, nous le verrons, à son corps défendant et de manière infraverbale, que ce dernier n'existe pas en termes de réalisation concrète dans la langue mais n'existe que théoriquement, ou, *a minima* qu'il n'est qu'une possibilité, qu'une *flexibilité* en puissance (cf. *infra*). En ce sens il vient, malgré lui, étayer les tenants du second courant de pensée (arabisant principalement mais pas uniquement) selon lequel l'*iʿrāb* n'est pas une réalité linguistique mais seulement un outil conceptuel grammatical. Pratiquement, nous soupèserons la fidélité d'IḤ dans sa croyance en l'existence, la pertinence et la réalisation effective de l'*iʿrāb* à partir de son auto-commentaire de la *Kāfiya*, le *Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya* (« le Commentaire dicté du Précis »)[18].

Un *credo* : oui l'*iʿrāb* existe ! oui il est pertinent !

Sans même évoquer les lignes où l'*iʿrāb* est textuellement invoqué comme une réalité intangible de la langue arabe et de sa grammaire, au premier rang desquelles l'ensemble de la partie qui en traite expressément (cf. *maʿnā al-iʿrāb fī al-ism*, « le sens de la flexion concernant le nom »[19]), force est de constater qu'IḤ y croit. Ainsi, dans la partie consacrée à la flexion,

16. Cf. Weipert, « al-Astarābāḏī », p. 118 et Fleisch, « Note sur al-Astarābādhī ».

17. Sur la critique de la position pro-*iʿrāb* on se réfèrera principalement à Corriente, « On the Functional Yield » ; *id.*, « Again on the Functional Yield » ; Versteegh, « A Dissenting Grammarian » ; Molina Rueda, « El *iʿrāb* » ; Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) » ; *id.*, « Case and Proto-Arabic (Part II) ». Quant à la critique de la vue historiciste (de Füch ou de Blau) d'une langue arabe qui serait passée d'un état synthétique et flexionnel à un état analytique et non flexionnel, cf. Corriente, « On the Functional Yield », p. 24 sq., mais aussi Larcher, « Les origines ».

18. Ibn Ḥāğib est en effet l'auteur à la fois du texte de base (*matn*) dit *al-Kāfiya fī al-naḥw*, épitomé qu'il tire du *Mufaṣṣal* de Zamaḫšarī, mais aussi du commentaire de ce même texte de base, *al-Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya*, d'où sa dénomination par nous d'auto-commentaire. Cet auto-commentaire connaît désormais une édition critique, fruit d'un travail de doctorat, qui devrait être publiée prochainement (cf. Ibn al-Ḥāğib, *Imlāʾ*). Dans les lignes qui suivent, la foliotation indiquée est celle de cette édition critique qui reprend celle du manuscrit de Damas du *Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya*, manuscrit vraisemblablement daté du IX^{e}/XV^{e} siècle dont le Professeur Pierre Larcher a bien voulu nous donner les microfiches. L'édition quant à elle est le fruit de la collation de ce manuscrit de la bibliothèque nationale de Damas (N°8776) aux manuscrits du Chester Beatty de Dublin (N°5289) daté du VIII^{e}/XIV^{e}, de la British Library de Londres (N°Or.4823) daté en son colophon de 717/1317, ainsi que d'une ancienne édition imprimée d'Istanbul (1311/1894) dont les sources manuscrites ne sont pas connues et considérée pour cette raison comme un manuscrit. Par ailleurs, dans la suite de cet article, "D" renvoie au manuscrit de l'auto-commentaire d'IḤ de la bibliothèque nationale syrienne de Damas, "Dn" à celui du Chester Beatty de Dublin, "L" à celui de la British Library de Londres et "I" à l'édition imprimée de ce texte à Istanbul (1311/1894). Les chiffres qui suivent ces lettres capitales renvoient, eux, respectivement au folio ou à la page, séparés par une barre fractionnaire du numéro de la ligne.

19. Ibn al-Ḥāğib, *Imlāʾ*, f^{os} 3b/16 sq.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et plus précisément à la flexion par les voyelles longues, le *wāw* pour le nominatif, le *alif* pour l'accusatif et le *yā'* pour le génitif, IḤ note que :

> « [5a/11] quant au duel et au pluriel, ils y sont quelque peu irréguliers. Le duel est irrégulier au nominatif [12] et à l'accusatif, et le pluriel spécialement à l'accusatif. La cause de cela est que tous deux, s'ils avaient suivi [13] la règle, il aurait fallu dire au duel, *"ḍāribāni"* à l'accusatif et au pluriel *"ḍāribāna"*, et si l'on avait dit cela, cela aurait conduit à l'ambiguïté [14] entre eux deux au moment de l'annexion puisque tu aurais dit *"ra'aytu ḍāribā Zaydin"* (« j'ai vu les (deux) frappeurs de Zayd ») dans les deux cas » (*wa-ammā al-muṯannā wa-l-maǧmūʿ fa-ḫūlifa bihimā fī baʿḍ ḍālika fa-l-muṯannā ḫūlifa bihi fī al-rafʿ* [12] *wa-l-naṣb wa-l-maǧmūʿ ḫūlifa bihi fī al-naṣb ḫāṣṣatan waʿilla ḍālika annahumā law ǧariyā* [13] *ʿalā al-qiyās la-waǧaba an yuqāla fī al-taṯniya "ḍāribāni" fī al-naṣb wa-fī al-ǧamʿ "ḍāribāna" wa-law qīla ḍālika la-addā ilā al-labs* [14] *baynahumā ʿinda al-iḍāfa li-annaka kunta taqūlu "ra'aytu ḍāribā Zaydin" fīhimā ǧamīʿan*).

Le premier enseignement, évident, de ce passage est qu'IḤ croit en la pertinence de la flexion. Il y croit puisqu'il ne peut concevoir, en les émettant, des formes théoriques telles que le duel et le pluriel accusatifs de *ḍārib* qui auraient le même ductus, formés des mêmes articulations (*ḍ-ā-r-b-ā-n*), sans immédiatement les distinguer sur une base désinentielle. Selon lui en effet, l'ambiguïté apparaissant « au moment de l'annexion », il est alors implicite qu'existe à l'état absolu une différence entre les deux formes, différence reposant alors sur la seule vocalisation du *nūn* final (en *i* au duel et en *a* au pluriel). Cela revient bien à croire en l'existence, la pertinence et la réalisation effective de la flexion.

Ainsi, pour éviter toute ambiguïté dans ce cas, l'arabe aurait choisi la flexion régime pour le duel et le pluriel, le *yā'* permettant la réalisation à l'oral pour le premier d'une diphtongue. Cette dernière étant absente du pluriel, nulle ambiguïté ne subsiste (*ḍāribay Zaydin* vs *ḍāribī Zaydin*). Mais, là encore, s'il semble justifier la flexion dans son existence, force est de reconnaître que la condition de sa performance est réduite au cadre oral. À l'écrit en effet, et au contraire, la plus grande confusion règne puisque dans les deux cas on a bien une seule graphie: *ḍ-ā-r-b-ī* et *z-ī-d*.

Autre indice textuel d'une croyance en l'existence, en la pertinence et en la réalisation effective de l'*iʿrāb*, lorsqu'IḤ dit au sujet d'un énoncé ne laissant aucun doute sur les fonctions syntaxiques des éléments en jeu :

> « Ne [57b/19] vois-tu pas que tu dis *akala Zaydun ḫubzan* (« Zayd a mangé du pain ») et qu'il est alors nécessaire de mettre *Zayd* au nominatif et *ḫubz* à l'accusatif et ce même si le contexte [20] sémantique indique que celui qui mange c'est *Zayd* et celui qui est mangé c'est le *ḫubz* (« pain ») ? (*a-lā* [57b/19] *tarā annaka taqūlu "akala Zaydun ḫubzan" fa-lā budda min rafʿ "Zayd" wa-naṣb "ḫubz" wa-in kānat al-qarīna* [20] *al-maʿnawiyya tadullu ʿalā anna al-ākil "Zayd" wa-l-ma'kūl al-"ḫubz"*).

À ne se référer qu'aux déclarations explicites qui précèdent, l'*iʿrāb* a bien pour IḤ tout à la fois une existence réelle et une raison d'être effective qui repose sur sa pertinence sémantique.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Une première crise de foi : la pertinence de l'*iʿrāb*

Le pendant de l'existence d'une flexion pertinente est normalement la libre occurrence des éléments syntaxiques dans l'énoncé, ces derniers étant justement repérés et identifiés grâce à la flexion. C'est ainsi le cas dans les langues à flexion comme le latin et le grec anciens. Néanmoins, comme c'est le cas en arabe, il peut y avoir, même si la flexion est perçue comme pertinente, des cas où, notamment pour des raisons morpho-phonologiques, celle-ci est empêchée et où donc l'ordre syntaxique se substitue à cette dernière défaillante. IḤ, comme d'autres avant lui, entrevoit cette possibilité avec les exemples classiquement convoqués pour l'occasion : *Mūsā*, *ʿĪsā*, *al-kummaṭrā*, etc. (cf. f^os 14a/9 et sq.)

Ainsi le sujet est-il nécessairement antéposé par rapport à l'objet du verbe lorsque la flexion est empêchée s'il y a risque de confusion entre lui et le complément en l'absence de contexte levant cette ambiguïté comme dans *ḍaraba Mūsā ʿĪsā* (« Moussa a frappé Issa » et non l'inverse) [20]. Par contre si le contexte lève l'ambiguïté, cette antéposition n'a rien de nécessaire comme *akramat Salmā Mūsā* et *akramat Mūsā Salmā* (« Salma a honoré Moussa ») ou *akala Yaḥyā l-kummaṭrā* et *akala l-kummaṭrā Yaḥyā* (« Yaḥyā a mangé la poire »), dans la mesure où l'inverse n'est, normalement, pas possible. Or, ces exemples généralement rappelés par les grammairiens arabes sont finalement révélateurs d'une réalité : en rappelant que l'ordre Verbe-Objet-Sujet est théoriquement autorisé, ils soulignent qu'il n'est donc que théorique.

Par ailleurs la liste des contraintes pesant sur l'ordre syntaxique de l'énoncé ne s'arrête pas là. IḤ énonce ainsi d'autres cas où le sujet doit être cette fois-ci postposé par rapport au complément (cf. f^os 14b/4 et sq.) [21], de même qu'il rappelle les cas où le thème de la phrase nominale doit ou non être obligatoirement antéposé par rapport à son propos logique (ce qui implique à rebours l'antéposition obligatoire ou non de ce dernier par rapport au premier). Une langue flexionnelle, dont la caractéristique devrait être le libre ordonnancement des éléments syntaxiques, et qui connaît autant de cas particuliers requérant un ordre syntaxique fixe, ne semble pas être si flexionnelle que cela. Néanmoins IḤ ne fait encore que préciser ces cas de contrainte syntaxique.

Certains éléments (cf. f^os 18a/8 et sq.) de la langue se doivent d'être en tête de proposition (comme les particules d'interrogation, d'optation, les opérateurs de la conditionnelle, etc.) car ils modifient le sens de l'énoncé. Là, RDA développe un argument intéressant pour qui réfute la pertinence de la flexion en arabe. Il dit : « Parce que l'auditeur construit l'énoncé qui n'est pas

20. Les autres cas d'antéposition obligatoire du sujet par rapport à l'objet du verbe sont lorsque le sujet est un pronom joint comme *akramtu Zaydan* (« j'ai honoré Zayd ») et lorsque l'objet est restreint par *illā* ou *innamā* comme *mā ḍaraba Zaydun illā ʿAmran* (« Zayd n'a frappé que ʿAmr ») et *innamā ḍaraba Zaydun ʿAmran* (« Zayd n'a frappé que ʿAmr »).

21. Et nous ne parlerons pas ici du conflit de rection (*tanāzuʿ*). Les cas où le complément est nécessairement antéposé par rapport au sujet sont lorsqu'un pronom objet est suffixé au sujet (comme dans *ḍaraba Zaydan ġulāmu-hu*), lorsque le sujet est restreint par *illā* ou *inna-mā* (comme dans *mā akrama Zaydan illā ʿAmrun* et *inna-mā akrama Zaydan ʿAmrun*) et lorsque l'objet est un pronom suffixe et que le sujet est un nom explicite (comme dans *akramaka ʿAmrun*).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

précédé de modificateur selon son sens de base, mais s'il était possible [et cela ne l'est justement pas] que vienne après lui [l'énoncé] ce qui le modifie, l'auditeur ne comprendrait pas, lorsqu'il entendrait ce modificateur, s'il renvoie à ce qui le précède ou bien s'il modifie ce qui va suivre dans l'énoncé, et alors pour cela son esprit serait rendu confus » (*li-anna al-sāmiʿ yabnī al-kalām al-laḍī lam yuṣaddar bi-l-muġayyir ʿalā aṣlihi fa-law ǧuwwiza an yaǧīʾa baʿdahu mā yuġayyiruhu lam yadri al-sāmiʿ iḏā samiʿa bi-ḏālika al-muġayyir a-huwa rāǧiʿ ilā mā qablahu bi-l-taġyīr aw muġayyir li-mā sa-yaǧīʾu baʿdahu min al-kalām fa-yatašawwašu li-ḏālika ḏihnuhu*[22]). Si la flexion était pertinente, la position des parties du discours serait libre, tel qu'en latin ou grec anciens, et nulle confusion ne serait à attendre de cette liberté, à moins bien sûr, qu'elle n'existe pas… Voir sur cette question Corriente et Larcher[23], ce qui rejoint ce qu'indique Molina Rueda à propos de Ibrāhīm Anīs qui, dans *Min asrār al-luġa*, défend à partir de Quṭrub l'idée que « ce qui définit les significations de sujet, de complément, etc., dans le discours arabe, ce n'est pas l'*iʿrāb*, mais la distribution des mots, la structure de la phrase et les interrelations entre les éléments qui la composent »[24].

Une autre preuve du peu de poids implicitement accordé par IḤ à la flexion et du peu de liberté laissé selon lui aux éléments de la langue qui, si l'arabe avait réellement été flexionnel, auraient été libres, est à trouver à propos des particules semblables aux verbes (*al-ḥurūf al-mušabbaha bi-l-fiʿl*, f^{os} 107a/15 et sq.) qui, comme d'autres particules, se trouvent en tête de proposition. IḤ, concernant l'ensemble de ces particules à qui est réservée la tête de proposition, écrit :

> « [107b/6] … Ne vois-tu pas que si par impossible avait été permise la postposition de semblables à celles-ci [les particules qui méritent la tête de proposition [25]], alors quand [7] le locuteur dit *Zaydun qāʾimun* (« Zayd est debout ») l'auditeur ne comprend pas s'il s'agit d'une affirmation ou bien d'une négation, d'une comparaison, d'une optation ou [8] d'un espoir probable ? Et que lorsqu'il dit dès le début *inna*, *mā*, *ka-anna*, *layta* ou *laʿalla*, il lui est expliqué de quelle [9] section il s'agit et qu'alors son esprit se libère pour autre chose ? » (*a-lā tarā annahu law ǧāza taʾḫīr amṯāl hāḏihi fa-iḏā* [7] *qāla al-mutakallim "Zaydun qāʾimun" lam yadri al-sāmiʿ iṯbāt huwa am nafy am tašbīh am tamannin am* [8] *taraǧǧin wa-iḏā qāla min awwal al-amr "inna" aw "mā" aw "ka-anna" aw "layta" aw "laʿalla" tabayyana lahu min ayy* [9] *qism huwa fa-yatafarraġu bāluhu li-ġayrihi*).

22. Astarābāḏī, *ŠK* I, p. 228.
23. Corriente, « On the Functional Yield », p. 29, 31, 38 et 42 ; Larcher, « Moyen arabe », p. 585 sq. ; *id.*, « Arabe Préislamique ».
24. *Para él, lo que delimita los significados de sujeto, complemento, etc., en la discurso árabe, no es el iʿrāb, sino la distribución de las palabras, la estructura de la frase y las relaciones mutuas entre los elementos que la conforman*, Molina Rueda, « El *iʿrāb* », p. 72.
25. Il s'agit, parmi les particules semblables au verbe, de *inna*, *ka-anna*, *layta* et *laʿalla*, et *mā* qui ressemble à *laysa*.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'argument avancé ici est donc encore une fois principalement et uniquement positionnel, ce qui vient une fois encore ruiner l'hypothèse d'une langue à flexion pertinente, car dans ce cas on aurait pu avoir par exemple **Zaydan qā'imun ka-anna*.

Un autre exemple sera trouvé ailleurs au sujet du propos logique de *kāna* et consorts (cf. f^os 39b/13 et sq.). IḤ dit le concernant :

> « [39b/16] Dire "il précède lorsque défini" est une manière de le spécifier par rapport au propos logique du thème [simple, hors cas de *kāna*] car le propos logique du thème ne précède pas [17] lorsque défini tandis que celui-ci précède. La raison de cela est que la règle quant à l'inclination du propos logique du thème à l'antéposition, lorsque qu'il est [18] défini, n'a aucune pertinence et que ceci ici, lorsqu'il est conjecturé comme étant antéposé, se met à l'accusatif de sorte que soit précisée l'intention du locuteur par sa mise à l'accusatif » ([39b/16] *qawluhu "wa-yataqaddamu maʿrifatan" taḫṣīṣ lahu ʿan ḫabar al-mubtadaʾ li-anna ḫabar al-mubtadaʾ lā yataqaddamu* [17] *maʿrifatan wa-hāḏā yataqaddamu wa-sabab ḏālika anna al-ḥukm ʿalā ḫabar al-mubtadaʾ bi-l-taqaddum iḏā kāna* [18] *maʿrifatan lā waǧha lahu wa-hāḏā hahunā iḏā quddira mutaqaddiman intaṣaba fa-yataʿayyanu qaṣd al-mutakallim bi-naṣbihi*).

Ce que dit ici le texte c'est que le propos logique de *kāna* et consorts peut plus librement être antéposé par rapport à leur nom logique, même si ce dernier est déterminé ou indéterminé spécifié, que ce n'est le cas du propos logique du thème. La raison invoquée est celle de la réalisation effective de la flexion sur l'un des deux composants de la phrase nominale de base, réalisation qui lève l'ambiguïté quant aux fonctions de ces deux composants. Ainsi, *kāna l-munṭaliq Zaydun* ne laisse aucun doute sur le fait que *al-muṭaliq(a)* est bien le propos logique du nom logique de *kāna*. Idem avec *kāna Zaydan al-munṭaliq*. De même la présence de la flexion permettra dans ces cas de distinguer entre *kāna hāḏā Zaydun* (où *hāḏā* est propos logique antéposé et *Zaydun* nom logique) et *kāna Zaydun haḏā* (où il n'y a pas d'antéposition de l'un sur l'autre). RDA comme Ǧāmī (m. 898/1492) précisent qu'en cas d'empêchement de la flexion, l'antéposition n'est alors plus possible et l'on dira *kāna l-fatā hāḏā* et non *kāna hāḏā l-fatā* si *hāḏā* doit être propos logique[26].

Une remarque s'impose alors, évidente : s'il est insisté ici sur le fait que cette ambiguïté est levée par la réalisation effective (*lafẓiyyan* chez Ǧāmī[27]) de la flexion chez l'un des deux au moins (*yakfī ẓuhūr iʿrāb aḥadihimā* chez RDA[28]), cela vient bien une nouvelle fois prouver le caractère *a contrario* exceptionnel (et donc artificiel), et à tout le moins non *nécessaire*, de la réalisation de la flexion. Il n'est en effet fait appel à celle-ci que dans des cas perçus comme non naturels (puisque là encore, s'ils l'étaient, il serait moins question d'antéposition/postposition) ou exceptionnels (cas de la négation absolue par exemple) pour lever une ambiguïté sinon justement *inexistante* (nous soulignons et insistons). L'arabe, dont le caractère positionnel semble

26. Cf. Astarābāḏī, *ŠK* II, p. 175, et Ǧāmī, *ŠMǦ* I, p. 414-415.
27. Ǧāmī, *ŠMǦ* I, p. 415.
28. Astarābāḏī, *ŠK* II, p. 175.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

alors patent, se caractérise en effet par des éléments qui s'organisent en fonction de leur rôle sémantique et ne permutent pas librement dans le langage naturel[29]. Voire, c'est aussi le cas du langage non naturel comme le langage poétique[30]. En ce sens donc, et malgré sa déclaration de croyance dans le *credo* flexionnel, IḤ nie implicitement la pertinence de l'*iʿrāb*.

Notons donc que ceci rejoint une nouvelle fois Corriente[31] pour qui d'une part l'*iʿrāb* est largement redondant puisque l'ordre des mots n'est pas vraiment libre et pour qui d'autre part la prononciation à la pause représente la suppression de l'*iʿrāb*. Or, la forme pausale est la forme que les enfants mémorisent comme forme de base dans le processus naturel d'apprentissage d'une langue. Il s'agit donc là de la forme naturelle d'expression, la forme fléchie étant, elle, la forme forcée d'un langage non naturel (ce que sont poésie, Coran et langages officiels).

L'apostasie d'Ibn al-Ḥāǧib : la forme pausale

Au-delà de cet aspect redondant de la flexion, continuons de lire entre les lignes, puisque rien n'est alors affirmé tel quel, mais susurré, chuchoté à nos oreilles comme s'il n'osait se l'avouer à lui-même : IḤ est un apostat. Ses déclarations verbales de croyance en la flexion et en sa pertinence sont peu à peu balayées par des positions infraverbales où se dessine la dénégation de l'*iʿrāb*, dénégation fondée essentiellement sur des phénomènes liés à la forme pausale[32].

Ainsi, concernant le complément de cause et de conséquence (*mafʿūl lahu*), IḤ écrit ceci :

> « la condition de son accusatif [31b/1] est la supposition du *lām* car lorsqu'il est présent sa rection est obligatoire puisque les articulations du génitif ne s'annulent pas » (*wa-šarṭuhu* [31b/1] *taqdīr al-lām li-annahā iḏā wuǧidat waǧaba iʿmāluhā li-anna ḥurūf al-ǧarr lā tulġā*).

Ce que veut donc dire ici l'auteur, comme le précise RDA, c'est que la supposition du *lām* est la condition de mise à l'accusatif du complément de conséquence, pas la condition pour le nom d'être complément de conséquence. En cela, « *li-l-samni* (« pour le beurre de conserve ») et *li-ikrāmika al-zāʾira* (« pour la façon que tu as d'honorer le visiteur ») lorsque tu dis *ǧiʾtuka li-l-samni wa-li-ikrāmika al-zāʾira* sont chez lui [IḤ] des compléments de conséquence » (“*li-l-samni*” *wa-*“*li-ikrāmika al-zāʾira*” *fī qawlika* “*ǧiʾtu li-l-samni wa-li-ikrāmika l-zāʾira*” *ʿindahu mafʿūl lahu*[33]). Ce faisant, l'importance de la sacro-sainte flexion se fait bien moindre dans la perspective d'IḤ qui privilégie donc l'aspect sémantique à l'aspect syntaxico-flexionnel. RDA, tout

29. Cf. Corriente, « On the Functional Yield » ; Molina Rueda, « El *iʿrāb* » ; Larcher, « Arabe Préislamique » et *id.*, « Les origines », notamment p. 120 et 124, pour qui « En grec et en latin, c'est la déclinaison qui permet de construire la phrase ; en arabe, c'est la construction de la phrase qui permet de restituer la déclinaison… ».

30. Cf. Larcher, « Moyen arabe », et notamment p. 586 sq.

31. Corriente, « On the Functional Yield » et *id.*, « Again on the Functional Yield ».

32. Quṭrub note justement que « la seule raison pour laquelle les Arabes usent de flexion dans leurs discours est que la forme pausale d'un mot doit se terminer sur une consonne quiescente en raison de la pause » (cf. Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 171).

33. Astarābāḏī, *ŠK* II, p. 31-32.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

en reconnaissant ici que l'auteur a raison d'un point de vue sémantique (*min ḥayṯu al-luġa*[34]), note que cela vient à l'encontre de l'emploi terminologique en usage qui veut qu'en arabe le complément (de conséquence en l'occurrence) n'est qu'à l'accusatif[35].

Tout ceci n'est pourtant rien comparé à la charge lancée entre les lignes contre la réalisation effective de la flexion lorsqu'il est sujet de la construction verbale, notamment de l'impératif et du passif.

La construction de l'impératif

La construction de l'impératif est tout à fait instructive sur cette question de la défiance à l'égard de la flexion désinentielle et, dans le cas d'espèce, modale. L'impératif arabe (*amr*) se forme à partir de l'inaccompli apocopé (*muḍāriʿ maǧzūm*) qui se caractérise par l'amuïssement de la finale et par l'élision du *nūn* de l'indicatif pour les cinq personnes qui en sont pourvues (*al-afʿāl al-ḫamsa*). Cette caractéristique vocalique va permettre de mettre en lumière la défiance dont il est question. En effet, concernant l'impératif d'un verbe triconsonantique simple (par opposition au quadrilitère qui peut être soit triconsonantique augmenté ou quadriconsonantique simple), dont l'initiale radicale n'est pas quiescente et de type *qatala-yaqtulu* (dont la médiane est à l'inaccompli vocalisée en *u*), voici ce que dit IḤ à propos de l'impératif *(u)qtul* (« tue ! ») formé d'une *hamza* de liaison (*hamzat waṣl*) et du radical verbal pour justifier la vocalisation en *u* de la *hamza* :

> « [94a/20] … S'ils [i.e. les Arabes] avaient dit *aqtul* il se serait confondu avec l'inaccompli et s'ils avaient dit *iqtul* cela aurait été jugé [21] lourd » (*law qālū "aqtul" la-ltabasa bi-l-muḍāriʿ wa-law qālū "iqtul" la-kāna* [21] *mustaṯqalan*).

Ce qu'avance alors le texte sans le dire expressément, c'est que l'*iʿrāb* n'est pas, à défaut d'être utile, utilisé… En effet, le simple fait de dire qu'il y aurait eu ici ambiguïté vient bien prouver la généralisation de la forme pausale sans laquelle cette ambiguïté n'existerait justement pas. On a donc bien, dans l'esprit d'IḤ, un inaccompli pausal réellement réalisé et utilisé, *aqtul* (« je tue »), en lieu et place d'une forme entièrement fléchie (*aqtulu*) non usitée. C'est cet inaccompli pausal qui commande la formation de l'impératif de sorte qu'indicatif et impératif ne soient pas confondus, puisque si l'indicatif avait été réalisé avec sa pleine vocalisation, *aqtulu* (« je tue ») aurait été distingué de **aqtul* (« *tue ! ») qui aurait alors pu être utilisé pour l'impératif.

On pourrait nous opposer que l'inaccompli dont il est question et avec lequel la forme impérative théorique **aqtul* serait en situation d'ambiguïté n'est pas l'inaccompli indicatif en sa forme pausale mais l'inaccompli apocopé dont procède justement l'impératif. Ici l'ambiguïté

34. *Ibid.*, p. 32.

35. RDA propose alors de définir le complément de conséquence comme « le nom d'action dont le *lām* est supposé et par lequel est expliquée une action avec laquelle il partage sujet et temps [de réalisation] » (*al-maṣdar al-muqaddar bi-l-lām al-muʿallal bihi ḥadaṯ šārakahu fī al-fāʿil wa-l-zamān*, Astarābāḏī, *ŠK* II, p. 32).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

résiderait donc entre la première personne du singulier de l'inaccompli apocopé, *aqtul*, et l'impératif théorique de deuxième personne masculin singulier, **aqtul*, avec lequel il se confond et ce serait bien cette ambiguïté qui motiverait la formation de l'impératif en *uqtul*. Or, si l'impératif **aqtul* peut être confondu avec un inaccompli, ce ne peut être qu'avec l'inaccompli indicatif *aqtulu* en sa forme pausale *aqtul* pour la simple raison que les deux autres inaccomplis (subjonctif (*manṣūb*) et apocopé) représentent des formes liées. Particulièrement pour l'apocopé, ce dernier n'apparaît que dans le champ d'une particule qui en commande le mode (qu'il s'agisse de la négation du passé avec *lam* ou des énoncés conditionnels en *in* et consorts), tandis que l'impératif peut rester libre. Il n'y a donc concrètement pas possibilité de confondre l'impératif **aqtul* avec l'inaccompli apocopé *aqtul* qui, pour exister, nécessite une particule justifiant son mode (*lam aqtul* « je n'ai pas tué », *in yaqtulhum aqtul Baššāra* « s'il les tue, je tuerai Bachar »).

Par conséquent cela vient prouver le non emploi de la flexion, casuelle ou modale, par les locuteurs arabes, et cela selon un texte de grammaire du VII^e^/XIII^e^ ne venant certes pas enregistrer les nouveautés grammaticales de l'arabe, mais en édicter les règles perçues comme immuables. En effet, si l'impératif se construit tel qu'il se construit, les principes qui en régissent la construction sont logiquement antérieurs au mythe du *fasād al-luġa*, la corruption de la langue avec laquelle l'*iʿrāb* aurait été abandonné[36]. L'"abandon" de l'*iʿrāb* n'en est alors plus un, ni même une faute par corruption de la langue, et si existence de l'*iʿrāb* il doit y avoir[37], celui-ci prend alors racine dans d'autres considérations (prosodiques notamment[38]).

Nous retrouvons la même logique à l'œuvre dans l'explication de la construction de l'impératif du verbe triconsonantique simple dont la médiane à l'inaccompli n'est pas en *u*. La logique est encore plus limpide puisque cette fois-ci la confusion ne met pas en jeu un inaccompli dont on aurait pu dire qu'il était lui-même apocopé, mais un accompli[39]. Voici donc ce que dit IḤ de la formation de l'impératif de *ḍaraba-yaḍribu* dont la forme canonique est *iḍrib* (« frappe ! ») et de la vocalisation de la *hamza* de l'impératif :

36. Cf. Fück, *Arabīya* ou Blau, *A Handbook* entre autres pour qui, réfléchissant à partir d'une langue à flexion comme l'allemand, le trait saillant du Neuarabisch est la disparition progressive de la flexion et en contrepartie l'ordre moins libre des mots en opposition à l'Altarabisch fléchi.

37. Sans même aller jusqu'à dire avec Owens que ce ne sont pas les dialectes qui ont perdu la flexion, mais l'arabe classique qui l'a gagnée, cf. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) » et *id.*, « Case and Proto-Arabic (Part II) », ce que disait aussi Gruntfest, « From the History », en signalant que selon deux orientalistes, Johann Davis Michaelis (1717-1791) et Johan Gottfried Hasse (1759-1806), l'*iʿrāb* (nominal pour le premier, nominal et verbal pour le second) était une création des grammairiens arabes sous l'influence du grec.

38. Cf. Kahle, *The Cairo Geniza*, p. 145, n. 1, Versteegh, « A Dissenting Grammarian », Molina Rueda, « El *iʿrāb* », et Larcher, « Arabe Préislamique ». Notons par ailleurs que l'on retrouve sous le calame d'IḤ la même logique de confusion entre inaccompli et impératif avec **uʿlam*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *ʿalima-yaʿlamu* dont la forme canonique est *iʿlam*, et *uʿlam*, inaccompli passif à la forme pausale de la première personne de *uʿlima-yuʿlamu* (cf. f° 94b/1).

39. Sur la forme pausale de l'accompli arabe comparé à l'hébreu, cf. Levin, « The Correspondence ». Ce dernier entrevoit aussi la question de l'inaccompli, mais se restreint à l'apocopé quand nous soulignons justement le phénomène pausal dans l'ensemble de l'inaccompli, indicatif compris.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> « [94a/21] Et ils [i.e. les Arabes] la vocalisèrent en *i* ailleurs, parce que s'ils avaient vocalisé en *u* un exemple comme *uḍrib* il se serait confondu avec l'accompli quadrilitère [94b/1] de ce dont le sujet n'est pas mentionné » (*wa-kasarūhā fī-mā sawāhu li-annahum law ḍammū fī miṯl "uḍrib" la-ltabasa bi-l-māḍī al-rubāʿī* [94b/1] *li-mā lam yusamma fāʿiluhu*).

Ce que dit IḤ, c'est qu'alors **uḍrib*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *ḍaraba-yaḍribu*, se serait confondu avec *uḍriba*, accompli passif à la troisième personne du masculin singulier du verbe de forme augmentée IV en grammaire orientaliste *aḍraba-yuḍribu*. Or, une nouvelle fois, pour qu'ambiguïté il puisse y avoir, il est nécessaire de réfléchir à partir d'une forme pausale de *uḍriba*, donc *uḍrib*… Ceci permet au moins d'avancer l'importance d'un trait très bien enregistré par la grammaire arabe, la pause et, par retour, la réfutation de l'importance des phénomènes de flexion désinentielle, qu'elle soit casuelle ou modale[40].

La construction du passif des verbes V et VI

Enfin, concernant cette fois la formation du passif des verbes de forme augmentée V et VI en grammaire orientaliste (respectivement *tafaʿʿala* et *tafāʿala*), le raisonnement d'IḤ n'est pas différent de celui qui précède, venant encore une fois en désaccord avec le *credo* flexionnel puisqu'il écrit :

> « [95a/10] … De même vocalisèrent-ils en *u* ce qui est après le *tā'* dans *taʿallama* et *taǧāhala* puisque s'ils s'étaient [11] contentés de la voyelle d'inflexion en *u* (*ḍamm*[41]) du *tā'* et qu'ils avaient dit *tuʿallima* et *tuǧāhila*, alors *tuʿallima* se serait confondu avec la forme de l'inaccompli de *ʿallamta* [12] et *tuǧāhila* se serait confondu avec la forme de l'inaccompli de *ǧāhalta* » (*wa-kaḍālika ḍammū mā baʿda al-tā' fī miṯl "taʿallama" wa-"taǧāhala" li-annahum law* [11] *iqtaṣarū ʿalā ḍamm al-tā' fa-qālū "tuʿallima" wa-"tuǧāhila" la-ltabasa "tuʿallima" bi-ṣīġat muḍāriʿ "ʿallamta"* [12] *wa-la-ltabasa "tuǧāhila" bi-ṣīġat muḍāriʿ "ǧāhalta"*).

Il s'agit donc de *tuʿallimu* (2e pers. masc. sing. inaccompli actif) avec qui le passif théorique **tuʿallima* (3e pers. masc. sing. accompli passif) se confondrait et de *tuǧāhilu* (2e pers. masc. sing. inaccompli passif) avec qui le passif théorique **tuǧāhila* (3e pers. masc. sing. accompli inactif) se confondrait. Or, cette ambiguïté servant de raison invoquée à la construction du passif selon les règles connues à des fins contrastives repose une nouvelle fois sur le phénomène de

40. On retrouve une fois encore la même logique à l'œuvre lorsqu'IḤ explique la confusion entre **aʿlam*, forme théorique de l'impératif à la deuxième personne masculin singulier de *ʿalima-yaʿlamu* dont la forme canonique est *iʿlam*, et *aʿlam*, accompli actif à la forme pausale de la troisième personne masculin singulier du verbe augmenté *aʿlama-yuʿlimu* (cf. fo 94b/1-2).

41. *ḍamm* : « voyelle d'inflexion en *u* » ou « inflexibilité en *u* » pour IḤ (cf. Ibn al-Ḥāǧib, *Imlā'*, fo 54b/3-8) qui la distingue de *ḍamma* : « voyelle de flexion en *u* » au contraire de RDA qui précise que pour lui il s'agit d'un nom générique pour le flexible et l'inflexible (cf. Astarābāḏī, *ŠK* III, p. 4).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pause, ce qu'énonce en toutes lettres RDA. Ce dernier écrit en effet : « Et si ce qui suit le *tā'* n'avait pas été vocalisé en *u*, ceci aussi concernant ce dont l'initiale est un *tā'*-augment, comme *takallama* [forme orientaliste augmentée V du triconsonantique], *taǧāhala* [forme orientaliste augmentée VI du triconsonantique] et *tadaḥraǧa* [forme orientaliste augmentée II du quadriconsonantique notée II[4]], il y aurait eu ambiguïté à la pause avec la forme de l'inaccompli dont il est le résultatif comme *tukallimu*, *tuǧāhilu* et *tudaḥriǧu*[42] » (*wa-law lam yuḍamm mā baʿda al-tā' ayḍan fī-mā awwaluhu tā' zā'ida wa-huwa naḥwu "takallama" wa-"taǧāhala" wa-"tadaḥraǧa" la-ltabasa fī ḥāl al-waqf bi-ṣīġat muḍāriʿ mā huwa muṭāwiʿ lahu naḥwu "tukallimu" wa-"tuǧāhilu" wa-"tudaḥriǧu"*[43]). La pause est donc un phénomène perçu comme 1) généralisé et 2) au moins aussi ancien que la langue arabe elle-même (dans l'hypothèse réaliste où le passif n'est pas de création plus récente que l'actif…) qui 3) justifie la construction du passif tel que nous le connaissons. Cela vient donc une nouvelle fois attester du peu d'importance de la flexion désinentielle et modale (dans le cas qui nous occupe), *même aux fondements de la langue arabe*.

L'amuïssement : IḤ et RDA enfoncent le clou

Cette possibilité de pause est si forte qu'elle s'applique à des réalités plus larges que celles qu'on aurait pu entrevoir en fait. Ainsi, au sujet d'un participe actif masculin singulier et du même participe actif masculin pluriel cette fois, voici ce que dit IḤ :

> « [57b/9] … sa prononciation [10] est la même : tu dis *anā ḍāribun* et *naḥnu ḍāribūna*, *anta ḍāribun* et *antum ḍāribūna*, *huwa ḍāribun* et *hum ḍāribūna* » ([57b/9] … *wa-lafẓuhu* [10] *wāḥid : taqūlu "anā ḍāribun" wa-"naḥnu ḍāribūna" wa-"anta ḍāribun" wa-"antum ḍāribūna" wa-"huwa ḍāribun" wa-"hum ḍāribūna"*).

La prononciation de *ḍāribun* et de *ḍāribūna* est donc la même, à savoir [dˤaːribun]. Il est intéressant de voir ici qu'implicitement la dernière voyelle de *ḍāribūna* n'est pas réalisée, le mot étant prononcé à la pause, mais que donc le glide *wāw* n'est lui-même pas réalisé, pour cause de rencontre de deux quiescences.

On trouve d'autres exemples de cette généralisation de la lecture pausale dans le manuscrit même puisque là où il s'agissait d'écrire *yawmān(i)*, ce que font L 323/9, L 324/8 et I 81/25, I 82/5, le manuscrit de Damas présente, lui, au même endroit *yawman* (D 71a/3, D 71a/14), i.e. le singulier indéterminé au cas accusatif en lieu et place d'un duel nominatif. La raison ne peut en être alors que la suivante : le copiste du manuscrit de Damas, Bahrāwī [44], lit ou entend *yawman* – et non *yawmāni*, et, du fait de la prononciation, écrit *yawman*, ce qui vient attester de la généralisation du phénomène de pause. Un autre exemple, celui de *haʾulāʾi* d'où, dans la grande majorité des cas dans le manuscrit de Damas, la *hamza* finale est élidée sans être

42. Les formes passives canoniques sont donc *tuʿullima*, *tuǧūhila* et *tuduḥriǧa*.
43. Astarābāḍī, *ŠK* IV, p. 133.
44. Dont nous ne savons rien.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

remplacée par un *yā'* par phénomène de *scriptio plena*, ce qui vient prouver une prononciation en [hɑːwlɑː] et non en [hɑːwlɑːʔi] ou [hɑːwlɑːj], marquant là encore le phénomène pausal, même dans des cas de mots dits "figés" (*mabniyyāt*)[45].

À propos des régissants de l'apocopé cette fois, RDA introduit une réflexion intéressante pour qui pense que la flexion n'est pas première[46]. Il dit en effet que n'était l'accord de l'ensemble des grammairiens, ce qu'on nomme l'inaccompli apocopé devrait être considéré comme inflexible. La raison : le fait que la rection (ici des particules de l'apocopé) n'apparaît pas sur le verbe, ni explicitement ni virtuellement et ce « puisque l'*origine* prototypique[47] (nous soulignons) de toute composante du discours, qu'il s'agisse d'un nom, d'un verbe ou d'une particule, est d'être amuïe en finale, et qu'en conséquence nul besoin d'explication pour l'inflexibilité en *muette* » (*wa-ḏālika li-anna aṣl kull kalima isman aw fiʿlan aw ḥarfan an takūna sākina al-āḫir wa-min ṯamma lā tuṭlabu al-ʿilla li-l-binā' ʿalā al-sukūn*[48]). Outre le fait qu'il faille alors entendre que concernant les verbes, ce qui a plutôt une action régissante *in fine*, ce sont les régissants de l'indicatif (*rawāfiʿ*) et ceux du subjonctif (*nawāṣib*) et non ceux de l'apocopé (*ǧawāzim*), et s'il faut entendre que *yamši* est la forme infléchie et première ayant pour pendant deux formes fléchies, l'une à l'indicatif (*yamšī*) et l'autre au subjonctif (*yamšiya*), il faut surtout en tirer une conclusion mécréante : il n'y a pas à l'origine de vocalisation des finales, mais bien alors généralisation totale de la pause. Ceci rejoint alors ce que remarquent notamment Kahle[49], Owens[50] et Molina Rueda[51] pour qui la flexion désinentielle n'est ou peut n'être qu'euphonique (en rejoignant Quṭrub), mais encore qu'elle ne représente pas une perte par rapport à un état plus ancien de la langue mais bien un gain, un rajout fait à la langue naturelle qui en est, elle,

45. Notons un autre cas, celui de *an yakūnᵊ* (D 50a/3) où la pause est marquée par un *sukūn* en lieu et place de la classique *fatḥa*, et ce en milieu d'énoncé.

46. Lui pour qui pourtant « le nominatif est la marque des constituants fondamentaux de la relation prédicative (*ʿumad*), et l'accusatif celui des autres constituants (*faḍalāt*) » (Kouloughli, « Une théorie opérationnaliste », p. 41).

47. Nous choisissons ici de traduire *aṣl* par "origine", même s'il peut aussi l'être, aux côtés de son acception technique et graphique traditionnelle de "base", par "représentation abstraite" ou "forme/représentation sous-jacente" (cf. Bohas, « Quelques aspects », p. 205 ; Bohas et Guillaume, *Études des théories*, p. 28, 59, 242, 271). Sur ce terme technique chez Sībawayhi, on se reportera à Baalbaki, « A Contribution ».

48. Astarābāḏī, *ŠK* IV, p. 4.

49. Cf. Kahle, *The Cairo Geniza*, p. 145, n. 1 et *id.*, « The Arabic Readers », p. 67-69. Dans ce dernier, Kahle traite exclusivement des lectures coraniques. Il note en effet, à partir du *Tamhīd fī maʿrifat al-taǧwīd* de Ḥasan b. Muḥammad Abū ʿAlī al-Mālikī (m. 438/1046), et plus précisément de la seconde partie, chap. VI, l'existence de 122 traditions, dont 31 attribuées au Prophète lui-même, traditions exhortant les lecteurs à réciter le Coran *avec* l'*iʿrāb*, ce qui devait donc supposer, comme le souligne Kahle, qu'il devait y avoir des gens pour le réciter sans… Sur l'acception technique grammaticale et/ou sémantique du terme *iʿrāb* dans un contexte coranique voir Gilliot, *Exégèse*, p. 191 sq.

50. Cf. Owens, « Case and Proto-Arabic (Part I) », et *id.*, « Case and Proto-Arabic (Part II) ».

51. Cf. Molina Rueda, « El *iʿrāb* ».

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dépourvue (selon les vues d'Owens[52]). La pause n'est plus alors une "possibilité" mais une règle connaissant des exceptions : les vocalisations désinentielles pour des raisons prosodiques d'euphonie[53]. L'*iʿrāb* n'est dès lors même plus une réalité effectivement réalisée.

lā budda min al-iʿrāb…

Dans ce cadre, avec désormais à l'esprit l'importance de la pause pour l'arabe et sa phonologie, il faut noter les implications d'ordre grammatical de celle-ci. Ainsi, l'assertion « *lā budda min al-iʿrāb* » prend un autre sens que le simple « nul échappatoire à la flexion » comme si cette dernière était impérieuse et nécessaire. Non, *lā budda min al-iʿrāb*, dans un tel contexte de défiance implicite (chez IḤ tout autant que chez RDA pour ne citer qu'eux), prend un sens beaucoup plus nuancé et, de fait, plus adéquat avec leur science et intelligence de l'arabe et de sa grammaire. *Lā budda min al-iʿrāb* signifie alors la possibilité, tout à fait arabe, de la réalisation

52. Mais aussi de Kahle et de Carl Vollers dans son *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien* (cf Kahle, « The Arabic Readers », p. 65-66) pour qui « le Coran aurait été primitivement composé dans la langue maternelle de Muḥammad, le dialecte de La Mecque, dépourvu de flexion externe » (Gilliot, *Exégèse*, p. 191).

53. Voir sur cette question de la pause al-Ani, « The Linguistic », qui, en en traitant, indique, lui, sa croyance en l'existence, la réalisation effective souhaitée et la pertinence de la flexion. Pour lui, on dit ainsi *fī madrasati l-madīna(h)* et non *fī madrasat_al-madīna* (« dans l'école de la ville »), même en arabe standard, laissant accroire à rebours que c'était le cas *avant*, c'est-à-dire en arabe classique ou post-classique. Symptomatique est à cet égard la conclusion de cet article où l'arabe est présenté comme une langue à flexion réalisée dont les derniers stades d'évolution s'affranchissent (reprenant ainsi les conceptions de Joshua Blau, notamment Blau, *A Handbook*), ce changement menant au non respect des règles et en particulier de l'*iʿrāb*, assimilé donc à une règle *concrètement réalisée* de l'arabe classique : « Il est intéressant de mentionner que les règles de *waqf* ne sont pas toujours respectées par les lecteurs et les locuteurs de l'arabe standard moderne. La langue arabe est passée pendant un temps par des processus de changement. Certains lecteurs et locuteurs n'utilisent pas *al-ḥarakāta-l-ʾiʿrābiyyah* 'les voyelles flexionnelles'. La déclaration souvent entendue qui affirme *sakkin taslam* (« amuïs et tu seras sauf ! ») reflète un état de choses du changement en cours de la langue arabe. Par conséquent, les règles du *waqf* décrites ci-dessus, lorsqu'on les considère, devraient être utilisées comme lignes directrices et ne doivent pas être appliquées d'une manière rigoureuse et stricte » (*it is worthwhile to mention that the rules of waqf are not always adhered to by readers and speakers of Modern Standard Arabic. The Arabic language for sometime has been going through processes of change. Some readers and speakers are not using the* al-ḥarakāta-l-ʾiʿrābiyyah *'case endings'. The often heard statement that states* sakkin taslam *'use* sukūn *and you will be safe' reflects the state of affairs of the on going change of the Arabic language. Therefore the rules of* waqf *outlined above when considered should be used as guidelines not to be applied in a rigorous and strict manner*, al-Ani, « The Linguistic », p. 253). Nous prenons le contrepied pour dire qu'au contraire, l'*iʿrāb*, s'il existe *pour les grammairiens*, n'est le plus généralement pas réalisé, la pause primant partout où il est possible qu'elle s'applique, respectant ainsi à la fois le fameux *iǧzim taslam* mais aussi ce que disent du phénomène tant IḤ et RDA pour ne citer qu'eux au détour de leurs déclarations verbales et/ou infraverbales sur le sujet. C'est la pause qui est la règle, la flexion réalisée l'exception… On pourrait même dire que si l'*iʿrāb* est bien arabe son actualisation, elle, ne l'est pas *réellement*, mais serait plutôt étrangère comme une sorte d'hypercorrection, à l'instar des prénoms africains d'origine arabe prononcés avec leur flexion casuelle au nominatif, comme nous l'ont rappelé Nafissatou (Nafisa) Diallo ou Amadou (Aḥmad) Toumani Touré, pratique proprement étrangère au monde arabe.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la pause, contrairement aux cas relativement exceptionnels d'inflexibilité marquée comme dans le cas de la négation absolue (*lā budda* et *lā aḥada* et non *lā budd* et *lā aḥad*).

Aussi, dire d'un nom qu'il lui faut un *iʿrāb*, si c'est bien affirmer du point de vue de l'analyse grammaticale qu'il lui faut une identité syntaxique, une fonction, partagée entre qualité d'agent, de complément direct ou de complément indirect, ce n'est pas tant insister sur l'actualisation phonétique de la flexion en finale du mot qu'insister sur sa *flexibilité*, c'est-à-dire *in fine* sur la possibilité, très arabe et soulignée par RDA (cf. *supra*), de réaliser la pause en finale des noms (comme *ġayr*), des verbes (comme *faʿal* ou *yafʿal*) et des particules (comme *taḥt*), voire *a contrario* insister sur la possibilité de fléchir les mots, ceux-ci ne l'étant justement pas dans l'usage réel.

Conclusion

Notons pour conclure avec Molina Rueda que « Si "*iʿrāb*" s'entend dans son sens le plus général de "arabiser, prononcer le mot de la manière des Arabes purs[54]", il est clair qu'il ne réfère pas exclusivement aux désinences casuelles, mais bien plus à l'ensemble des procédures qui permettent d'adapter l'expression à l'utilisation des "Arabes"[55] ». Cette dernière note que la reconnaissance, par les grammairiens arabes, du caractère euphonique de l'*iʿrāb*, certes aux côtés de sa primauté syntaxique affichée par eux, prouve que Quṭrub n'était pas *in fine* le seul à *penser* l'*iʿrāb* comme trait *aussi* phonologique[56].

Si l'on ne peut que reconnaître l'existence de traces graphiques indéniables d'une flexion externe[57], nous avons donc montré, ne concernant que la flexion désinentielle au moyen des voyelles brèves, qu'à côté de cette reconnaissance d'ordre phonologique, explicite pour Quṭrub ou implicite pour d'autres, la non croyance en la flexion prenait, chez IḤ (et RDA) tout au moins, d'autres formes sur d'autres fondements. Reconnaissant de manière infraverbale la redondance implicite de l'*iʿrāb* pour cause de non liberté des éléments syntaxiques du discours, IḤ fait en outre de la pause, de sa généralisation et de l'ambiguïté qui en découle entre formes théoriques et formes avérées dans la langue, un élément qui vient ruiner jusqu'au fondement même de la flexion, celle-ci n'ayant tout bonnement plus de place dans son raisonnement. Ce dernier semble en effet bien, en réfléchissant d'autres points grammaticaux, ne penser qu'en termes de pause, invalidant ainsi au moins partiellement la thèse d'une flexion désinentielle première et

54. Citation de Fleisch, « Iʿrāb », p. 1250.

55. *Si "*iʿrāb*" se entiende en su sentido más general de "arabizar, pronunciar la palabra a la manera de los árabes puros", está claro que no se refiere exclusivamente a las desinencias casuales, sino más bien al conjunto de procedimientos que permiten adaptar la expresión al uso de "los árabes",* Molina Rueda, « El *iʿrāb* », p. 74.

56. Notons au passage que si l'*iʿrāb* était d'une si grande nécessité et d'un si grand secours sémantique, Zubaydī (m. 379/989) n'aurait pas écrit, même s'il précise immédiatement après « ainsi que des rênes et le critère pour les significations diverses qui y sont », que Dieu « a fait de l'*iʿrāb* une parure pour la langue » (*wa-ǧaʿala al-iʿrāb ḥalyan li-l-lisān wa-zimāman wa-faḍlan li-mā iḫtalafa min maʿānīhi*, Zubaydī, *Ṭabaqāt*, p. 11 et Langhade, « Mentalité grammairienne », p. 106 pour la traduction), « parure » n'étant jamais qu'un élément justement non nécessaire.

57. Il s'agit du pluriel masculin sain en *-ūna* au nominatif et *-īna* au cas régime, du duel en *-āni* au nominatif et en *-ayni* au cas régime et enfin des six noms, en *-ū* au nominatif, *-ā* à l'accusatif et *-ī* au génitif.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

omniprésente. Il existe donc chez lui un même aveu implicite de non réalisation effective de l'*iʿrāb* et donc, *in fine*, de sa non pertinence sémantique[58]. Aussi, si l'on ne peut conclure à l'inexistence de l'*iʿrāb*, puisque après tout même s'il ne devait s'agir que d'un construit, une idée ne cesse d'exister en dépit de sa non actualisation, il est possible de conclure, à partir d'une lecture attentive du *Imlāʾ ʿalā al-Kāfiya* d'IḤ, à sa non pertinence, puisque redondante, ainsi qu'à sa non réalisation effective. En ce sens l'*iʿrāb*, manifestation abstraite permettant aux professionnels que sont les grammairiens d'énoncer une théorie de la phrase, serait bien un dogme…[59]

Bibliographie

Sources primaires

Astarābāḏī, Raḍī al-Dīn (Al-), *ŠK* = Muḥammad b. al-Ḥasan Naǧm al-Dīn Raḍī al-Dīn al-Astarābāḏī, *Šarḥ Kāfiyat Ibn al-Ḥāǧib*, éd. Émile Badīʿ Yaʿqūb, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 5 tomes, 1998.

Ǧāmī (al-), *ŠMǦ* = ʿAbd al-Raḥmān b. Aḥmad Nūr al-Dīn al-Ǧāmī, *Šarḥ mulā Ǧāmī dit al-Fawāʾiḥ al-ḍiyāʾiyya suivi des gloses marginales et commentaires de ʿAlī Riḍā ʿUṯmān al-Dūlalī al-Qayṣirī dit Dūlūzādah*, éd. Aḥmad ʿAzzū ʿInāya et ʿAlī Muḥammad Muṣṭafā, Dār iḥyāʾ al-turāṯ al-ʿarabī, Beyrouth, 1re éd., 2 tomes, 2009.

Ǧurǧānī (al-), *Taʿrīfāt* = ʿAlī b. Muḥammad b. ʿAlī al-Sayyid al-Šarīf al-Ḥusaynī al-Ǧurǧānī al-Ḥanafī, *al-Taʿrīfāt*, Éd. Muḥammad Bāsil ʿUyūn al-Sūd, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 2e éd., 2003.

Ibn al-Ḥāǧib, *Kāfiya* = *al-Kāfiya fī al-naḥw*, éd. Ṭāriq Naǧm ʿAbd Allāh, Maktabat dār al-wafāʾ, Silsilat maktabat Ibn al-Ḥāǧib, 3, Jeddah, 1986.

—, *Imlāʾ* = ʿUṯmān b. ʿUmar b. Abī Bakr b. Yūnus Abū ʿAmr Ǧamāl al-Dīn Ibn al-Ḥāǧib al-Miṣrī al-Dimašqī al-Mālikī, *al-Imlāʾ ʿalā l-Kāfiya fī*

58. Remarquons un cas symptomatique de non pertinence de la flexion avec *ʿalā ḥikāyatu-hu* (L 308/4) où la vocalisation n'est pas celle attendue, en *i* du fait de la préposition. Cela rejoint l'interrogation que pose Pierre Larcher qui indique justement que lorsque Muqaddasī (m. 380/990) parle de *laḥn* (« solécisme), ce qui présuppose *iʿrāb*, ce dernier dit que ce *laḥn* n'est pas considéré comme une faute au IVe/Xe siècle. *Quid* alors de la réalité de l'*iʿrāb* ? (cf. Larcher, « Que nous apprend », p. 53-69).

59. Citons à cet égard un passage des *Masāʾil ḥilāfiyya fī al-naḥw* de ʿUkbarī où l'auteur précise que l'*iʿrāb* ne relève que du domaine vocalique sans relever à proprement parler du domaine sémantique : « Ne vois-tu pas que, lorsque tu dis à un *quidam* : distingue entre le sujet, le complément d'objet direct et le complément adnominal dans *ḍaraba Zayd ġulām ʿAmr*, et lorsqu'il vocalise en *u* en premier, en *a* en second et en *i* en troisième, la distinction t'advient au moyen de ses prononciations, pas par le biais du sens car toi, tu peux comprendre ce sens sans prononciation [des finales], ce qui indique donc que l'*iʿrāb* est la prononciation de la voyelle brève » (*a-lā tarā annaka iḏā qulta li-insān : ifriq bayn al-fāʿil wa-l-mafʿūl wa-l-muḍāf ilayhi fī naḥw qawlika : "ḍaraba Zayd ġulām ʿAmr" fa-innahu iḏā ḍamma awwalan wa-fataḥa ṯāniyan wa-kasara ṯāliṯan ḥaṣala laka al-farqu bi-alfāẓihi lā min ṭarīq al-maʿnā fa-innaka anta qad tudriku hāḏā al-maʿnā bi-ġayr lafẓ fa-dalla ʿalā anna al-iʿrāb huwa lafẓ al-ḥaraka*, ʿUkbarī, *Masāʾil*, p. 80). Sur cette même absence de lien de cause à effet entre sémantique et voyelles de flexion, cf. Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p.171, 184 ainsi que Zaǧǧāǧī comme le note Guillaume, « Les discussions », p. 48. On se reportera par ailleurs, concernant cette question de l'utilité des cas et de leur capacité signifiante, à Kouloughli, « Une théorie opérationnaliste », p. 35-42.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l-naḥw, éd. Manuel Sartori, travail de doctorat sous la direction de Pierre Larcher, [inédit], 2012.

Zubaydī (al-), *Ṭabaqāt* = Muḥammad b. al-Ḥasan b. ʿUbayd Allāh b. Muḍaḥḥiğ Abū Bakr al-Zubaydī al-Andalusī al-Išbilī, *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn wa-l-luġawiyyīn*, éd. Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Dār al-maʿārif, Le Caire, 2e éd., 1973.

ʿUkbarī (al-), *Masāʾil* = ʿAbd Allāh b. al-Ḥusayn b. ʿAbd Allāh Abū al-Baqāʾ Muḥibb al-Dīn al-ʿUkbarī al-Baġdādī, *Masāʾil ḫilāfiyya fī al-naḥw*, éd. ʿAbd Al-Fattāḥ Salīm, Maktabat al-ādāb, Le Caire, 3e éd., 2007.

Sources secondaires

al-Ani, Salman H., « The Linguistic Analysis and Rules of Pause in Arabic », dans Everhard Ditters et Harald Motzki (éd.), *Approaches to Arabic Linguistics: Presented to Kees Versteegh on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 247-254.

Baalbaki, Ramzi, « A Contribution to the Study of Technical Terms in Early Arabic Grammar: the term *aṣl* in Sībawayhi's *Kitāb* », dans A. K. Irvine, R. B. Serjeant et G. R. Smith (éd.), *A Miscellany of Middle Eastern Articles in Memoriam Thomas Muir Johnstone 1924-83, Professor of Arabic in the University of London, 1970-1982.*, Longman, Harlow, 1988, p. 163-177.

—, « *ʾIʿrāb* and *Bināʾ* from Linguistics Reality to Grammatical Theory », dans Kees Versteegh et Michael G. Carter (éd.), *Studies in the History of Arabic Grammar II, Proceedings of the 2nd Symposium on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, J. Benjamins, Amsterdam, 1990, p. 17-33.

Blau, Joshua, *A Handbook of Early Middle Arabic*, Max Schloessinger Memorial Foundation, Hebrew University of Jerusalem, Jérusalem, 2002.

Bohas, Georges, « Quelques aspects de l'argumentation et de l'explication chez les grammairiens arabes », *Arabica* 28, 1981, p. 204-221.

Bohas, Georges et Guillaume, Jean-Patrick, *Études des théories des grammairiens arabes*, Presses de l'Institut français de Damas, Damas, 1984.

Corriente, Federico C., « On the Functional Yield of Some Synthethic Devices in Arabic and Semitic Morphology », *JQR* 62/1, 1971, p. 20-50.

—, « Again on the Functional Yield of Some Synthetic Devices in Arabic and Semitic Morphology (A Reply to J. Blau) », *JQR* 64/2, 1973, p. 154-163.

Dévényi, Kinga, « *Muğāwara*: a Crack in the Building of *iʿrāb* », *QSA* 5-6, 1988, p. 196-207.

Fleisch, Henri, « Note sur al-Astarābādhī », *HistLing* 1/2, 1974, p. 165-168.

—, « Iʿrāb », dans B. Lewis, V. L. Ménage, Ch. Pellat et † J. Schacht (éd.), *EncIsl (EI²)* III, E.J. Brill-Luzac & Co., Leyde-Londres, new edition, 13 tomes, 1986, p. 1248-1250.

Fück, Johann, [1950], *Arabīya. Untersuchungen zur arabischen Sprach- und Stilgeschichte, Abhandlunge der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse. Band 45. Helft I.*, Berlin, tr. fr. : J. Föck, *ʿArabīya. Recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe*, Didier Paris, 1955.

Gilliot, Claude, *Exégèse, langue et théologie en Islam. L'exégèse coranique de Tabarî*, J. Vrin, Paris, 1990.

Gruntfest, Yaakov, « From the History of Semitic Linguistics in Europe: an Early Theory of Redundancy of Arabic Case-Endings », dans Kinga Dévényi et Tamás Iványi (éd.), *Proceedings of the Colloquium on Arabic Grammar, The Arabist*, Budapest Studies in Arabic 3-4, Budapest, 1991, p. 195-200.

Guillaume, Jean-Patrick, « Les discussions des grammairiens arabes à propos du sens des marques d'*iʿrāb* », *HEL* 20/2, 1998, p. 43-62.

Kahle, Paul, « The Arabic Readers of the Koran », *JNES* 8/2, 1949, p. 65-71.

—, [1947], *The Cairo Geniza*, Basil Blackwell, Oxford, 1959, 2nd ed.

Kouloughli, Djamel Eddine, « Une théorie opérationnaliste des cas de l'arabe est-elle possible ? », *HEL* 20/2, 1998, p. 35-42.

Langhade, Jacques, « Mentalité grammairienne et mentalité logicienne au IVe siècle », *ZAL* 15, 1985, p. 104-117.

Larcher, Pierre, « Quand, en arabe, on parlait de l'arabe… Essai sur la méthodologie de l'histoire des "métalangages arabes" (I) », *Arabica* 35, 1988, p. 117-142.

—, « Moyen arabe et arabe moyen », *Arabica* 48/4, 2001, p. 578-609.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Arabe Préislamique – Arabe Coranique – Arabe Classique. Un *continuum* ? », *Die dunklen Anfänge: neue Forschungen zur Entstehung und frühen Geschichte des Islam. Karl-Heinz Ohlig, Gerd-R. Puin (Hg.). 2. Auflage*, Schiler, Berlin, 2006a, p. 248-265.

—, « Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV^e^/X^e^ siècle ? », *AnIsl* 40, 2006b, p. 53-69.

—, « Les origines de la grammaire arabe, selon la tradition : description, interprétation, discussion », dans Everhard Ditters et Harald Motzki (éd.), *Approaches to Arabic Linguistics, Presented to Kees Versteegh on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 113-134.

—, « What is a *kalima* ? 'Astarābāḏī's Answer », version écrite de la communication au Primo Incontro di Linguistica Araba, Universita di Roma 3, 1-3 mars 2007, dans Giuliano Lancioni et Lidia Bettini (éd.), *The Word in Arabic, coll. "Studies in Semitic Languages and Linguistics"*, Brill, Leyde, 2011, p. 33-48.

Levin, Aryeh, « The Medieval Arabic Term *kalima* and the Modern Linguistic Term Morphem: Similarities and Differences », *Studies in Islamic History and Civilization in Honour of Professor David Ayalon*, E. J. Brill – Cana, Leyde – Jerusalem, 1986, p. 423-446.

—, « Kalima », dans Kees Versteegh, Mushira Eid, Alaa Elgibali, Manfred Woidich et Andrzej Zaborski (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, E. J. Brill, Leyde, 2007, p. 545-548.

Levin, Saul, « The Correspondence Between Hebrew and Arabic Pausal Verb-Forms », *ZDMG* 131, 1981, p. 229-233.

Molina Rueda, Beatriz, « El *iʿrāb* en la lengua árabe: una interpretación de orden fonético », *Homenaje al Prof. Darío Cabanelas Rodríguez, O.F.M., con motivo de su LXX aniversario I*, Universidad de Granada, departamento de estudios semíticos, Grenade, 1987, p. 69-75.

Owens, Jonathan, « The Syntactic Basis of Arabic Word Classification », *Arabica* 36, 1989, p. 211-234.

—, « Case and Proto-Arabic (Part I) », *BSOAS* 61/1, 1998a, p. 51-73.

—, « Case and Proto-Arabic (Part II) », *BSOAS* 61/2, 1998b, p. 215-227.

Versteegh, C. H. M., « A Dissenting Grammarian: Quṭrub on Declension », dans Cornelius Henricus Maria Versteegh, Konrad Koerner et Hans-Josef Niederehe (éd.), *The History of Linguistics in the Near East, Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science III – Studies in the History of Linguistics Volume 28*, J. Benjamins, Amsterdam, 1983, p. 167-193.

Versteegh, Kees, « The Development of Argumentation in Arabic Grammar: The Declension of the Dual and the Plural », *ZAL* 15, 1985, p. 152-173.

Weipert, Reinhard, « al-Astarābāḏī, Raḍī al-Dīn », *EncIsl (EI³)*, E. J. Brill, Leyde, 2009, p. 118.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net